



Organisation  
des Nations Unies  
pour l'éducation,  
la science et la culture

Le **Courrier** de  
l'UNESCO

2009 • numéro 8 • ISSN 1993-8616

A close-up photograph of a rock surface covered in numerous handprints. The prints are in various colors, including reddish-brown, black, and white, and are arranged in a somewhat circular pattern. The rock surface is textured and uneven.

# HISTOIRE DES PEUPLES LE PASSÉ RECOMPOSÉ





Peinture rupestre à la Cueva de las Manos (Argentine).

# HISTOIRE DES PEUPLES : LE PASSÉ RECOMPOSÉ

Dossier réalisé en collaboration  
avec la Division des politiques  
culturelles et du dialogue interculturel

Conception et coordination :  
**Monique Couratier**  
ancienne chef de la Section  
de la communication,  
de l'information et des publications  
du Secteur de la culture

## ÉDITORIAL 3

### ÉCRIRE L'HISTOIRE AU PLURIEL



Forger une conscience de l'unité de l'espèce humaine dans sa diversité, telle était l'intention de l'UNESCO qui, aussitôt fondée, lançait le projet d'une nouvelle *Histoire de l'humanité*. Pari difficile. **5**

### DÉCOLONISER L'HISTOIRE



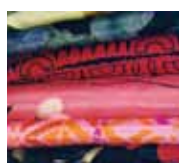
Au lendemain des indépendances, dans les années 1960, les pays africains se sont donné pour tâche de remédier à l'ignorance sur le passé de leur continent et rompre avec les préjugés raciaux. Pour la première fois, les Africains allaient écrire l'histoire de leur continent. **8**

### LES CHOSES ANCIENNES RESTENT DANS L'OREILLE



La parole peut-elle être une source historique ? C'est à cette question que répond l'historien guinéen Djibril Tamsir Niane, en montrant que les archives écrites ne sont pas les seules garantes de l'histoire. **11**

### SUR LES ROUTES DES STEPPES ET DE LA SOIE



Terre de rencontres et d'échanges, l'Asie centrale a aussi connu des périodes de cloisonnement. *L'Histoire des civilisations de l'Asie centrale* montre qu'en dépit des barrières idéologiques, les liens historiques et culturels entre les peuples qui l'habitent tissent une identité propre à la région. **14**

### L'HISTOIRE VUE PAR LE PRISME DES SOCIÉTÉS



Une première mondiale : *L'Histoire générale de l'Amérique latine* se penche plutôt sur le passé des sociétés que sur celui des nations habitant la partie centrale et méridionale du continent américain. Toutefois, le manque de sources historiques sur les populations autochtones et afro-américaines a posé des difficultés. **17**

### DESTINS CROISÉS



Grâce à *L'Histoire générale des Caraïbes*, les populations dispersées dans cette région du monde, mais unies par la culture, se trouvent pour la première fois sur le devant de la scène historique non plus comme objets, mais comme sujets et acteurs de leur destin. **20**

### MESSAGES DE L'ISLAM



La foi en Dieu et en l'homme ont permis à l'Islam de contribuer largement à l'édification de la civilisation humaine. Sa force ne découle pas du « fixisme » d'un ordre imposé, mais de la permanence d'un modèle qui est toujours à recréer. **23**

### ÉCLAIRAGE

#### La pierre de Rosette de Behistun **25**

### PERSPECTIVES

#### Enseigner la science : un jeu d'enfant **27**

**En tissant les mille et un fils d'Ariane du passé et du présent, l'UNESCO s'est lancée, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans une odysée à l'échelle universelle : écrire une nouvelle Histoire de l'humanité. Mais aussi de l'Afrique, de l'Amérique latine, de l'Asie centrale, des Caraïbes et de la culture islamique.**

**A**près le bruit et la fureur de la Seconde Guerre mondiale et l'enfer nucléaire d'Hiroshima, l'humanité fut confrontée au choix shakespearien de s'unir ou de s'anéantir. Convaincus que « l'incompréhension mutuelle des peuples a toujours été, au cours de l'histoire, à l'origine de la suspicion et de la méfiance entre nations », comme le stipule l'Acte constitutif de l'UNESCO, les pères fondateurs de l'Organisation ont lancé le projet d'une nouvelle *Histoire de l'humanité*. Il s'agissait d'un ouvrage de mémoire collective susceptible de démontrer l'interdépendance des peuples et des cultures, en établissant des passerelles entre histoire, culture et science.

Forger une conscience de l'unité de l'espèce humaine dans sa diversité était l'une des missions de ce projet ambitieux, qui répondait à l'intuition de l'historien néerlandais Jean Huizinga qui, déjà dans les années 1930, écrivait : « Notre civilisation est la première dont le passé soit celui du monde, notre histoire est la première à être universelle ».

### **Recentrer le regard de l'historien**

Cette ambition d'apprivoiser le temps pour vaincre l'oubli était démesurée puisqu'il s'agissait ni plus ni moins que de décliner, en plusieurs collections d'histoires régionales et culturelles, l'essentiel des créations du génie humain, quelle que soit la latitude, quelle que soit l'époque.



Sir Julian Huxley, l'un des pères fondateurs de l'UNESCO et premier Directeur général.



« L'Ange de Nagasaki » de l'église d'Urakami détruite lors de l'explosion de la bombe atomique, le 9 août 1945.

La prise de conscience encore plus aiguë des identités culturelles propres à chaque société et, avec elle, l'émergence de nouvelles indépendances ont mis en évidence la nécessité de refléter, lors de la rédaction de leur histoire, le point de vue des peuples concernés. *L'Histoire de l'humanité*, ainsi que *L'Histoire générale de l'Afrique*, *L'Histoire des civilisations de l'Asie centrale*, *L'Histoire de l'Amérique latine*, *L'Histoire des Caraïbes* et de celle des *Différents aspects de la culture islamique*, en sont le fruit.

Utopie que de vouloir fixer sur le papier ce qui est sans cesse recommencé ? Défi, plutôt. Car, si toutes les sociétés ont une histoire, d'une culture à l'autre la conception du temps varie, et avec elle le statut accordé au jeu de la mémoire. De plus, si depuis longtemps la géographie ne comporte plus de continents vierges, les apports des différents peuples à la construction de l'humanité restent encore largement sous-estimés, voire ignorés... quand ils ne sont pas niés ou réinterprétés à l'aune d'un regard réducteur car dominateur.

Afin de recentrer le regard de l'historien et donner la parole aux voix inaudibles, l'UNESCO a offert l'occasion de s'exprimer à des historiens venant de tous les horizons culturels et géographiques, qui allaient abandonner les approches strictement nationales et les bricolages identitaires.

« Le grand public a désormais à sa disposition des collections d'histoire qui réhabilitent le passé de civilisations autrefois ignorées et qui font le point sur des cultures dont la connais-

(...)

« Nous ne pouvons pas publier fièrement ces ouvrages remarquables et les laisser moisir sur les étagères. Nous devons les mettre pleinement à profit. Nous devons faire en sorte qu'ils sortent du cercle étroit des spécialistes pour atteindre le public le plus large, par exemple en favorisant les versions abrégées dans des langues locales ou en intégrant le contenu dans les manuels scolaires. »

Extrait du discours du Directeur général à la 162e session du Conseil exécutif (octobre 2001).

(...)

sance véritable a souffert de préjugés et de stéréotypes », a déclaré le Directeur général de l'UNESCO, Koïchiro Matsuura, en s'engageant à achever cet immense chantier commencé dans les années 1950.

## Désarmer l'histoire

En tissant les mille et un fils d'Ariane de la mémoire du passé et de l'actualité du monde contemporain, l'UNESCO s'est donc lancée dans une aventure à l'échelle universelle où la notion de durée prend tout son sens, car elle permet d'appréhender dans leur globalité l'évolution des sociétés et l'épanouissement des cultures, dans leurs échanges, marqués par des violences sanglantes, certes, mais aussi par un accueil généreux de l'altérité dont les empreintes restent indélébiles.

Quand de nos jours émergent de nouvelles formes d'ignorance et d'intolérance, conjuguant hypothèses sur la fin de l'histoire et replis identitaires, les principes de respect mutuel, de solidarité et de dialogue entre les peuples et les cultures, qui inspirèrent la création du système des Nations Unies, demeurent ô combien d'actualité.

Témoignages des legs et des rêves communs de l'humanité, les collections d'histoires publiées par l'UNESCO sont appelées à participer – grâce à une large diffusion de leur message – à la construction d'un avenir partagé qui mettrait à profit les possibilités de compréhension entre les cultures à l'âge de la mondialisation.

**Katérina Stenou,**

directrice de la Division des politiques culturelles et du dialogue interculturel (UNESCO)

©UNESCO/Niame Burke



Les Caryatides de l'Erechthéion, sur l'Acropole d'Athènes (Grèce), symbole de la démocratie.

## Un projet pharaonique

Les collections historiographiques de l'UNESCO sur l'humanité, l'Afrique, l'Amérique latine, les Caraïbes, les civilisations de l'Asie centrale et la culture islamique sont le fruit de plus de quarante ans de coopération internationale. Quelque 1 600 spécialistes du monde entier y ont collaboré. À ce jour, 51 volumes ont été publiés, dont certains dans des dizaines de langues.

Ouvrages de référence pionniers, car servis par des méthodes fondées sur un échange de savoirs à l'échelle internationale et une approche interdisciplinaire, ils conjuguent l'histoire événementielle à celle des idées, des sociétés, des civilisations et des institutions des régions et aires culturelles concernées.



Forger une conscience de l'unité de l'espèce humaine dans sa diversité, telle était l'intention de l'UNESCO qui, aussitôt fondée, lançait le projet d'une nouvelle *Histoire de l'humanité*. Pari difficile. Trente ans plus tard, il a fallu revoir la copie, changer d'approche méthodologique et, surtout, tenter de surmonter les obstacles idéologiques. Le dernier volume est paru cette année.

# ÉCRIRE L'HISTOIRE AU PLURIEL

L'idée d'écrire une *Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité* a été lancée par l'UNESCO dès 1946. Nous la devons au Britannique Julian Huxley, premier Directeur général de l'Organisation. Il n'envisageait évidemment pas de refaire une de ces nombreuses histoires qui, tout en se voulant universelles, demeuraient européocentristes. Au contraire. Son intention était de préparer un ouvrage de mémoire collective, en éclairant d'un jour nouveau l'apport de tous les peuples à la civilisation de l'universel. Entreprise pour le moins audacieuse qui correspondait à l'idéal de l'Organisation fondée un an plus tôt.

En 1947, à Mexico, la Conférence générale de l'UNESCO décida de créer une Commission internationale pour l'édition de l'*Histoire de l'humanité*. Les équipes d'historiens allaient se mettre au travail trois ans plus tard, sous la direction du Brésilien Paulo E. de Berrêdo



© ONU  
Deuxième Conférence générale de l'UNESCO, Mexico, novembre 1947.

Carneiro. Le premier volume parut en 1961 et les cinq autres suivirent à un rythme régulier jusqu'à l'année 1968.

Mais, en dépit du succès de sa

diffusion, l'ouvrage ne fut guère accueilli favorablement par la critique en dehors de l'Occident. Avec raison. La plupart des auteurs demeuraient, malgré eux, marqués par l'esprit colonial qui s'était fort peu soucié de l'existence historique des peuples sous domination. Il en résultait qu'à peine 1,5% de l'ouvrage était consacré à l'Afrique.

Par ailleurs, les liens et interactions entre l'histoire des sciences et celle des cultures n'étaient pas suffisamment perceptibles dans cet ouvrage dont la mission était pourtant de retracer le développement scientifique et culturel de l'humanité.

À ces lacunes s'ajoutait un problème d'ordre méthodologique. Au cours des trois décennies précédentes, l'historiographie s'était orientée vers la recherche anthropologique au détriment de l'histoire événementielle. Or, ces nouvelles approches n'étaient pas prises en compte.

(...)



© UNESCO/Hong bin Yue  
Char et ossements de la dynastie Shang (de 1767 à 1122 avant J.-C.), trouvés à Yin Xu (Chine).

(...)

## Retour à la case zéro

« Le jour viendra où les textes que nous avons écrits [...] devront être à leur tour remplacés », déclarait en 1969, Paulo Carneiro, dans son discours de présentation de la première édition de *l'Histoire de l'humanité*: « J'aime à penser que nos successeurs s'en chargeront et qu'une édition révisée des volumes que nous avons écrits pourra paraître à l'aube d'un nouveau millénaire ».

Ce jour vint en 1978, lorsque la Conférence générale décida qu'il fallait « revoir la copie ». Le travail recommença deux ans plus tard. Finalement, on allait repartir de zéro.

Le travail de l'historien est en effet « une entreprise sans fin », et l'histoire un flux continu où rien n'est définitif, qu'il s'agisse des faits ou de leur interprétation.

L'objectif de l'UNESCO – rendre compte de l'histoire universelle à travers le prisme des multiples réalisations culturelles et scientifiques de l'humanité – demeurerait certes inchangé, mais le nouveau projet se voulait plus détaillé et plus diversifié. Pour commencer, une nouvelle Commission internationale fut désignée. Elle comptait 26 membres venant de toutes les parties du monde, présidée par l'historien français Charles Morazé.

Pour chacun des sept volumes, allant de la préhistoire au 20e siècle, un directeur d'éminents

spécialistes fut mis en place. Les directeurs avaient pour tâche de vérifier le contenu des contributions, d'en discuter certains aspects et d'assurer l'homogénéité de l'ensemble. Parallèlement, des groupes de travail se réunissaient pour débattre de questions relevant aussi bien de l'histoire (l'impact du marronnage sur la société amérindienne, par exemple) que de la méthodologie (selon quels critères choisir tel plutôt que tel autre apport culturel). En tout état de cause, il était convenu que l'importance accordée à une période historique

de l'histoire au sein même de la Commission internationale et entre certains collaborateurs. Les historiens occidentaux se situaient encore dans le courant humaniste des Annales, mouvement fondé en 1929 par les historiens français Marc Bloch et Lucien Febvre, tandis que les historiens de l'Europe de l'Est étaient formés à l'École marxiste. Ne parvenant pas à trouver une solution, Charles Morazé présenta sa démission au Directeur général de l'UNESCO. Cela pouvait être catastrophique pour la poursuite du projet.

© Maison culturelle de la République islamique d'Iran en France



Cylindre de Cyrus, roi de Perse, considéré comme la première charte écrite des droits de l'homme (539 avant J.-C.).

devenaient proportionnelles à sa contribution, plutôt qu'à sa durée.

Cette structure parut fonctionner sans problèmes, mais quelques mois plus tard, Charles Morazé allait se heurter à un obstacle inattendu : la difficulté, puis l'impossibilité de concilier les différentes concep-

## Une chance historique

Sans doute parce que j'étais à la fois historien et membre du Conseil exécutif de l'UNESCO, le Directeur général Federico Mayor me demanda de prendre la succession de Charles Morazé, en 1989. Ne détestant pas les défis,



Peinture rupestre du Tassili-n-Ajjer (Algérie), datant de l'époque du néolithique (environ 3000 avant J.-C.).



Invention de l'imprimerie typographique en Europe par Gutenberg (15e siècle).



(●●●)

j'acceptai, multipliant aussitôt les contacts, à la recherche de compromis. Ce n'était pas évident, mais la chance se présenta à moi comme sur un plateau : le mur de Berlin s'effondra cette même année et, avec lui, les tensions idéologiques. À tel point que mon collègue et ami bulgare, Nicolaï Todorov, proposa à son directoire d'élargir la part réservée aux religions. Il avait même organisé à Rome une réunion entre chrétiens et musulmans, sous l'égide du Vatican !

À la fois pour éviter tout dérapage et m'assurer que le dialogue, l'interdisciplinarité et le partage des savoirs ne manqueraient pas au rendez-vous, je décidai de présider systématiquement toutes les réunions des directoires, en



©UNESCO/ Georges Malenpé

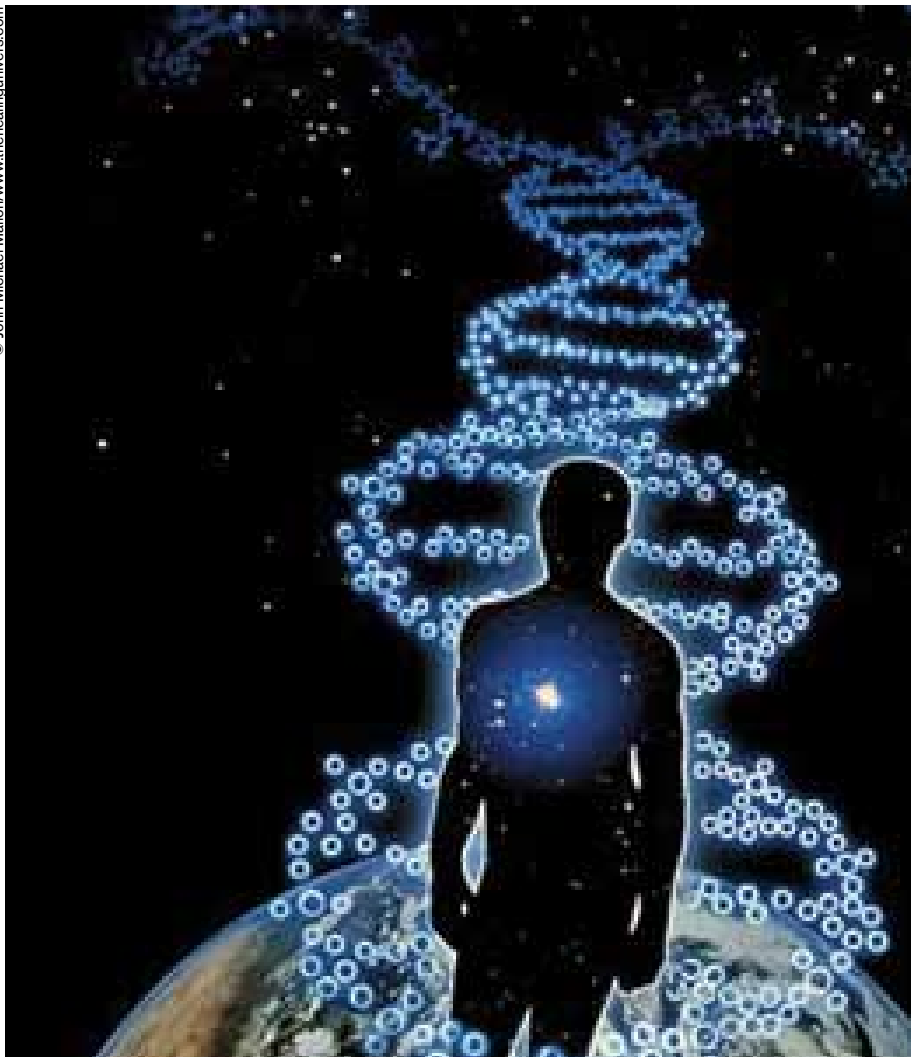
Le mur de Berlin, dont la chute en 1989 entraîne la réunification de l'Allemagne le 3 octobre 1990.

France, en Inde, en Jordanie... Les parties thématiques de chaque volume couvraient des champs très vastes, de l'anthropologie à la démographie et aux scien-

ces juridiques, en passant par les effets des sciences et des technologies sur les cultures et l'art. Pour les traiter, les auteurs devaient éviter d'éventuelles pressions idéologiques et privilégier l'approche pluridisciplinaire. Ils devaient également mettre en évidence l'interdépendance des peuples dont le génie s'insérait dans le patrimoine scientifique et culturel de l'humanité.

Aujourd'hui, pendant que je regarde, alignés dans ma bibliothèque, les sept volumes de *Histoire de l'humanité*, j'éprouve une certaine fierté. Et je me dis que cette œuvre monumentale constitue une défense contre l'obsession du choc des civilisations qui hante encore de trop nombreux esprits, sapant l'idéal des pères fondateurs de l'UNESCO.

**Georges-Henri Dumont,**  
historien belge, président  
de la Commission internationale  
pour l'édition de *Histoire  
de l'humanité*, depuis 1989



© John Michael Mallon/www.thehealingunivers.com

Image stylisée du génome humain.

Au lendemain des indépendances, dans les années 1960, les pays africains se sont donné pour tâche de remédier à l'ignorance sur le passé de leur continent et rompre avec les préjugés raciaux. Pour la première fois, les Africains allaient écrire l'histoire de leur continent.

# DÉCOLONISER L'HISTOIRE

La plupart des préjugés raciaux sur les Africains prennent leur source dans la croyance héritée des discours qui devaient justifier la traite négrière et la colonisation, que l'Afrique est un continent sans histoire et sans civilisation. Exemple de sa persistance : Hugh Trevor-Roper, éminent professeur d'histoire moderne à Oxford, déclarait encore dans les années 1960 : « Aujourd'hui, les étudiants veulent qu'on leur enseigne l'histoire de l'Afrique noire. Peut-être y aura-t-il à l'avenir un peu d'histoire africaine à leur enseigner, mais pour l'instant il n'y en a pas. Il n'y a que l'histoire d'Européens en Afrique. Le reste est obscurité...et l'obscurité n'est pas un sujet d'histoire ».

On comprend pourquoi les intellectuels africains et les afro-descendants impliqués dans la libération des peuples noirs se battent depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle pour ce que d'aucuns ont appelé la « décontamination des esprits » et pourquoi les États africains, aussitôt après avoir accédé à l'indépendance dans les années 1960, demandent à l'UNESCO de les aider à relever ce défi.

Si l'UNESCO décide, dès 1964, de lancer le projet d'une *Histoire générale de l'Afrique*, c'est avant tout pour remédier à l'ignorance généralisée sur le passé de ce continent et rompre avec les préju-

gés raciaux. Pour y parvenir, la meilleure façon est de laisser aux Africains le soin de réécrire leur histoire, avec les garanties scientifiques nécessaires.

À cet effet, un comité scientifique international de 39 experts, représentant différentes disciplines des sciences sociales et humaines, est mis en place. Deux tiers des membres sont des Africains, afin de favoriser une perspective africaine, tout en la confrontant aux points de vue des spécialistes extérieurs.

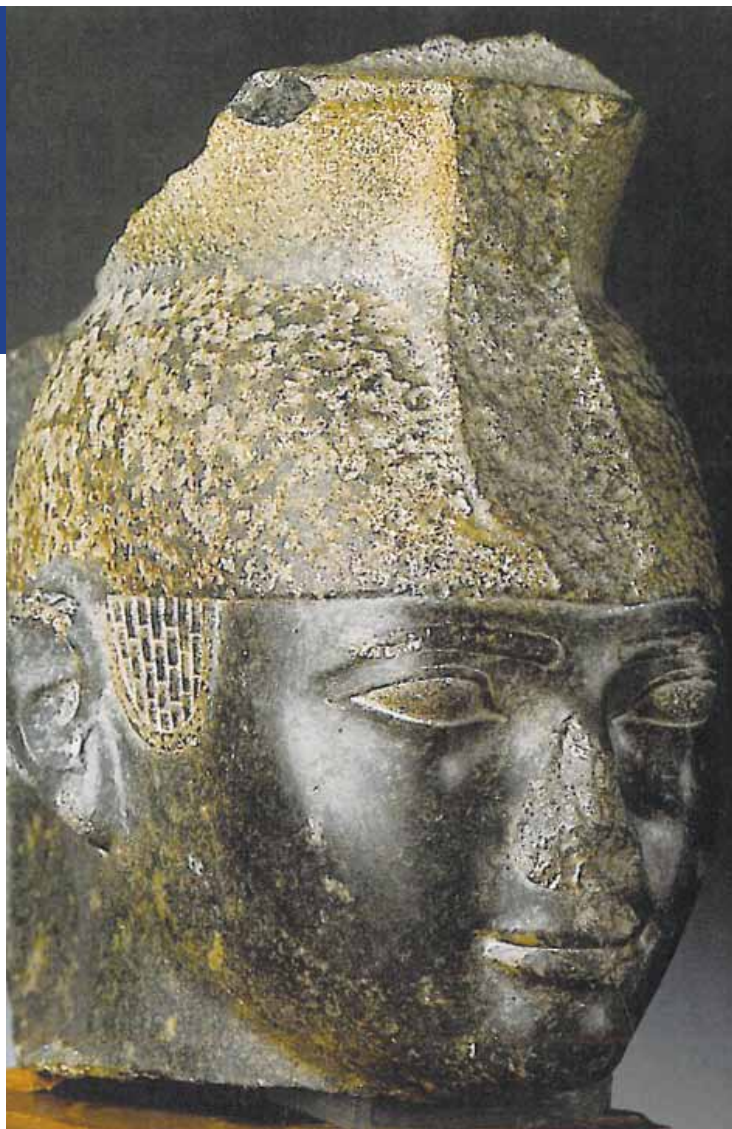
C'est à travers ce projet que Cheik Anta Diop (Sénégal), Hampaté Ba (Mali), Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso), Ali Mazrui (Kenya), Théophile Obenga (République du Congo), pour ne citer que les plus connus, engagent alors avec leurs pairs venant d'autres régions du monde un fructueux dialogue intellectuel qui va transformer le discours sur l'Afrique et les peuples noirs.

Les débats sont animés, voire houleux, notamment quand il

s'agit du recours, à des fins historiographiques, aux traditions orales africaines ou aux *Ajami*, autrement dit les archives en langues africaines, transcrites en alphabet arabe, qui restent méconnues du grand public (voir encadré). Les discussions les plus passionnantes, comme celle de l'origine négro-africaine de la civilisation de l'Égypte ancienne, seront reprises dans le volume II.

## **Une approche globale**

Renonçant à l'ambition d'une histoire exhaustive, le comité scientifique opte pour des ouvrages de synthèse permettant d'exposer l'état actuel des connaissances et les tendances principales de la recherche. Il décide également de mettre l'accent sur l'histoire des idées et des civilisations, des sociétés et des institutions, ainsi que de privilégier une approche interdisciplinaire faisant appel à toutes les sources disponibles, dont les traditions orales et les *Ajami*, ainsi



Tête d'une statue de Taharqa (Karnak), XXVe dynastie, vers 670 avant J.-C.



(...)

qu'à des disciplines comme la linguistique, la musicologie, voire les sciences physiques et naturelles. Enfin, le comité choisit de privilégier une perspective continentale qui considère l'Afrique comme un tout et rompt avec la dichotomie habituelle entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne.

Publiés entre 1980 et 1999, les huit volumes de la collection parcourent ce continent, reconnu comme le berceau de l'humanité, depuis l'apparition des hominidés, il y a plus de 3 millions d'années, à l'« horizon 2000 », en passant par l'ancienne Égypte, la dynastie des Fatimides, la civilisation swahili, les royaumes de la Corne de l'Afrique, la traite des esclaves, les indépendances... Au total, quelque 6 500 pages.

L'ouvrage rompt avec certaines idées reçues comme celle de l'isolement du continent. Il montre que le Sahara, loin de constituer une barrière, a toujours représenté un espace d'échanges et que l'Afrique a entretenu des contacts permanents avec l'Asie, le Moyen-Orient, l'Europe et les Amériques.

Bien avant le projet « La Route de l'esclave », lancé par l'UNESCO en 1994, l'*Histoire générale de l'Afrique* contribue à briser le silence sur la traite négrière et son impact sur les difficultés connues depuis lors en Afrique, en lui consacrant un ouvrage à part dans sa collection annexe d'« Études et documents ».

Plus d'une vingtaine de publications complémentaires, notamment sur des sujets controversés comme les sources de l'histoire, le peuplement de l'Égypte ancienne ou la décolonisation de l'Afrique, font partie de ce chantier monumental, qui a mobilisé plus de 230 spécialistes.

Dès la sortie des premiers volumes, la publication de l'*Histoire générale de l'Afrique* connaît un retentissement phénoménal dans les milieux scientifiques et universitaires du continent africain et d'ailleurs. Parue intégralement en anglais, arabe et



Cape Coast (Ghana), port de départ de la traite négrière.

français – et en partie en chinois, coréen, espagnol, italien, japonais et portugais –, elle est considérée comme une contribution majeure à la connaissance de l'histoire et de l'historiographie africaines.

### Déclinaison pédagogique

Néanmoins, il est clair que cette publication reste inaccessible au grand public et insuffisamment exploitée dans les écoles africaines, bien qu'une version abrégée ait été traduite en anglais, français et trois

langues africaines (hausa, kiswahili et peul).

Très peu de manuels d'histoire publiés dans les pays africains ont puisé leurs sources dans cette collection et l'enseignement de l'histoire africaine demeure marqué par le regard eurocentriste. Pire, on observe une tendance à présenter dans les manuels une vision nationaliste de l'histoire, donnant une importance disproportionnée à la partition coloniale de l'Afrique.

Aussi l'UNESCO a-t-elle été de nouveau sollicitée, en vue d'une meilleure



Yered et le roi. Détail d'une peinture murale de l'église Azuwa Maryam (lacTana, Éthiopie).





Les pères fondateurs de l'Organisation de l'Union africaine (OUA) : peinture murale, 1963, Maison de l'Afrique à Addis Abeba (Éthiopie).

(...)

exploitation pédagogique de la collection. Un projet doté de deux millions de dollars a été lancé en 2008 grâce à un financement du gouvernement libyen. « Connaître son passé pour mieux tracer son avenir » : c'est ce que se proposent de faciliter les outils pédagogiques, qui devraient voir le jour à la fin de l'année prochaine.

L'objectif ? Rappeler que malgré sa diversité, l'Afrique partage une histoire et des valeurs communes sur

lesquelles l'Union africaine (ex-OUA) devrait pouvoir construire les États-Unis d'Afrique.

La cible ? Les plus jeunes – élèves du primaire et du secondaire –, à qui l'on proposera des manuels pédagogiques communs à toute l'Afrique, conciliant des thèmes fédérateurs – comme l'identité culturelle ou la citoyenneté panafricaine – et des spécificités nationales. Les moins jeunes, aussi, qui bénéficieront d'une meil-

leure diffusion des volumes de la collection principale et de la version abrégée dans les établissements de l'enseignement supérieur. Les enseignants, enfin, à qui l'on fournira des guides, des CDROMs à visée didactique et un Atlas historique, autant d'outils leur permettant de s'informer sur les avancées de la recherche historique et d'améliorer leur enseignement... Sans oublier le grand public, qui aura accès à de multiples informations sur le site web de l'UNESCO.

Le résultat attendu ? Contribuer à une meilleure information des populations africaines sur l'histoire de leur continent et sur la contribution de leurs cultures au progrès de l'humanité, en les aidant ainsi à répondre avec plus de pertinence aux nouveaux défis du monde moderne. Une nouvelle tâche qui n'est sûrement pas moins difficile que l'écriture de *l'Histoire générale de l'Afrique*.

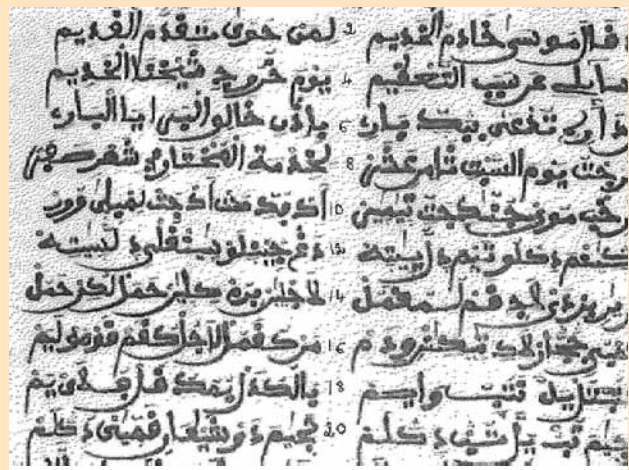
**Ali Moussa Iye,**

chef de la Section du dialogue interculturel, chargé des projets des Histoires (UNESCO)

## QUE SONT LES AJAMI ?

Contrairement à une idée reçue, les sources historiques africaines ne sont pas exclusivement orales. Des centaines de milliers de documents écrits, appelés *Ajami*, témoignent notamment de l'histoire médiévale du continent. Le mot provient de 'a'jamiyy qui veut dire « non-arabe ». Étrange étymologie qui s'explique par le fait que ces documents sont majoritairement rédigés en langues africaines transcrites en alphabet arabe. Et quand ils utilisent la langue arabe, ils comportent, dans les marges, des gloses et des commentaires en langues africaines.

Lors de la propagation de l'Islam à travers le continent, l'alphabet arabe a été, en effet, adopté par une bonne dizaine de langues africaines : bambara, fulfude, haussa, malinké, mandingue, somali, songay, swahili, wolof. Les plus anciens des *Ajami* ont été découverts à Tombouctou, au Mali, et datent du 14<sup>e</sup> siècle. Plus de 18 000 manuscrits sont abrités dans le centre Ahmed Baba de Tombouctou, fondé en 1970 avec l'aide de l'UNESCO, la plupart étant restaurés et numérisés. Des dizaines de milliers d'autres sont conservés dans d'autres centres comme la bibliothèque de l'Université de Sankoré (Tombouctou) ou diverses bibliothèques privées de la région. Un peu plus récents, les *Ajami* trouvés au Niger datent du 16<sup>e</sup> siècle. Mais on en trouve également à Chinguetti, à Ouadane et à Koumbi Saleh, en Mauritanie, ainsi qu'à Kano et à Sokoto, au Nigeria. Les sujets traités dans ces documents couvrent des domaines aussi variés que les exégèses coraniques, le droit et la jurisprudence, l'astronomie, la botanique, la médecine, les chroniques, les généalogies ou les genres littéraires.



Manuscrit ajami *Jazaa'u Shakur* : Bu Yoonu Geej gi.

**Mohamed Ziadah**

(UNESCO)



La parole peut-elle être une source historique ? C'est à cette question que répond l'historien guinéen Djibril Tamsir Niane, en montrant que les archives écrites ne sont pas les seules garantes de l'histoire. La tradition orale est un véritable musée vivant, « habillant de chair et de couleur le squelette du passé », disait le Burkinabé Joseph Ki-Zerbo.

## « Les choses anciennes restent dans l'oreille »

### ENTRETIEN AVEC DJIBRIL TAMSIR NIANE

UNESCO/Michel Ravassard



Djibril Tamsir Niane.

**« La parole s'envole, les écrits restent », dit-on en Occident. Pouvez-vous expliquer en quoi la tradition orale est légitimée à dire l'histoire des cultures africaines ?**

Cette citation, qui nous vient des Romains, a contribué à forger l'opinion selon laquelle une source orale n'est pas crédible. Or, les peuples de l'oralité sont porteurs d'une culture aussi riche que celle

*Djibril Tamsir Niane est spécialiste de l'Empire du Mali. Son œuvre majeure, Soundiata ou l'épopée mandingue (1960), est le fruit de sa collecte de récits traditionnels auprès de Mamadou Kouyaté et d'autres griots. Il est le directeur de recherche du quatrième volume de l'Histoire générale de l'Afrique: L'Afrique du XIIe au XVIe siècle. Cette période, cruciale pour l'histoire du continent, correspond au développement des grands empires et dynasties: Mali, Songhay, Almohades...*

*Propos recueillis par Monique Couratier (UNESCO), coordinatrice du dossier Histoire des peuples : le passé recomposé.*

des tenants de l'écriture. La tradition orale ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment : c'est une parole organisée, élaborée, structurée, un immense réservoir de connaissances acquises par la collectivité, selon des canons bien déterminés. Des connaissances, donc, reproduites avec une méthodologie rigoureuse.

Aussi existe-t-il des spécialistes de la parole dont le rôle est de conserver et de transmettre les choses du passé : ce sont les griots (voir encadré). En Afrique de l'Ouest, il existe des villages entiers de griots, comme Keyla, au Mali, qui compte environ 500 habitants. Ce sont comme des écoles de la parole, où l'on enseigne aux enfants dès l'âge de 7 ans

l'histoire de leur lignée, en suivant une pédagogie fondée sur la mémorisation. Cette dernière est réactivée par le rythme du chant ou des instruments de musique tels que le tamani, le koni ou le khalam. Les mots du griot, ce sont des « hiéroglyphes parlés », disait mon ami et confrère burkinabé Joseph Ki-Zerbo.

**Quel est le rôle du griot dans la société actuelle ?**

Dans l'Afrique d'aujourd'hui, le modèle occidental d'enseignement favorise le passage de la culture orale à la culture écrite. Il est vrai que les écoles de tradition orale perdent de leur force en matière de transmission. Néanmoins, le griot

(...)



Assemblée de griots bambara, au Mali.

(...)

continue à jouer au sein de la communauté son rôle, qui est conforme à sa caste socioprofessionnelle, et il officie dans toutes les cérémonies.

**Peut-il être considéré comme historien ?**

Grâce aux connaissances léguées par ses aînés, le griot dispose d'un corpus qui constitue le récit de base. Mais, selon les circonstances, il peut décider d'en transmettre seulement une « tranche » ou un condensé. Par ailleurs, il peut ajouter des connaissances qu'il a acquises lui-même en parlant avec les gens, lors de ses voyages. Ces suppressions ou ajouts n'altèrent en rien la validité historique du récit transmis de génération en génération, puisqu'ils sont clairement indiqués dans son récit. Tout en récitant, le griot fait la part des choses : c'est dire qu'il fait œuvre d'historien, si l'on tient pour acquis que l'histoire est toujours un arrangement des faits par l'historien !

**Les traditions orales ne risquent-elles pas d'être parasitées par les transcriptions et traductions ?**

La collecte se fait, bien sûr, dans la langue du griot, avec un magnétophone, avant d'être retranscrite dans cette même langue locale. Puis le récit est traduit dans une langue occidentale : exercice qui connaît les mêmes limites que toute autre traduction ! L'historien a toujours la possibilité de réécouter les enregistrements originaux et d'entendre notamment les « pointillés » et les « parenthèses » décidés par le griot.

**Lors de la préparation de l'Histoire générale de l'Afrique, avez-vous utilisé les sources orales ?**

Tout à fait. Il est vrai que la tradition orale ne concerne pas que les récits historiques, mais aussi la cosmogonie, les légendes... Pour faire

la part des choses, l'historien doit comparer ses sources et faire des recoupements. Mais n'oublions pas que cette méthode est appliquée aux sources écrites aussi.



Enregistrement de récits de la tradition orale, Sénégal, 1969.

Je vais vous donner l'exemple de l'épopée de Soundiata. Il s'agit de la plus ancienne des épopées africaines, qui retrace la formation du grand empire du Mali à travers l'itinéraire de son fondateur Soundiata Keïta. Il vécut au 13e siècle et unifia le Sahel depuis le Niger jusqu'au Sénégal. Son histoire a été transmise jusqu'à nous grâce à la tradition orale, mais les faits historiques sont également attestés par des archives écrites.

Afin de compléter certains détails marquants dans les versions orales, nous avons fait des comparaisons avec les documents du 14e siècle laissés par Ibn Battuta (né à Tanger) et Ibn Khaldun (né à Tunis). Cela nous a permis de dater avec précision la bataille de Kirina, où Soundiata a emporté la victoire sur son ennemi, le roi sorcier Soumaoro.

De plus, nous avons fait des recoupements entre les différentes variantes orales de cette épopée venant notamment de Keyla au Mali, de Fudama en Guinée et de Bangul en Gambie. Il est intéressant de noter qu'elle a été perpétuée dans différentes langues, ce qui rend le travail de l'historien encore plus passionnant.

**L'Afrique est réputée pour son extraordinaire diversité linguistique. Au moins six des 16 familles linguistiques recensées dans le monde seraient africaines. Peut-on dès lors parler d'une identité culturelle à l'échelle du continent ?**

L'Afrique a toujours été un exemple de diversité culturelle. Revenons à l'Empire de Soundiata. Il était composé de multiples ethnies, chacune dotée de sa culture, sa langue, sa tradition. Le pouvoir n'y était en rien de type jacobin. Ce modèle de pouvoir décentralisé permettait

(...)



Ancienne carte de la Guinée (Afrique de l'Ouest).



(...)

l'épanouissement de la diversité. Et la diversité linguistique ne constituait pas un frein, si l'on en juge par la liberté de circulation dont jouissaient ces médecins traditionnels renommés, qui allaient de village en village, de Dakar, au Sénégal, jusqu'à Conakry, en Guinée.

Il convient de rappeler que dans toute l'Afrique de l'Ouest, il existait une liberté de circulation. En 1236, Soundiata avait énoncé ce qu'on appelle la « Charte de

Koroukan Fuga », une sorte de Constitution de son État, et codifié un document équivalent à une carte d'identité dont la validité était régionale et non nationale.

La variété des langues n'implique donc pas forcément la variété en matière de valeurs.

**Tete la asom ene Kakyere.**

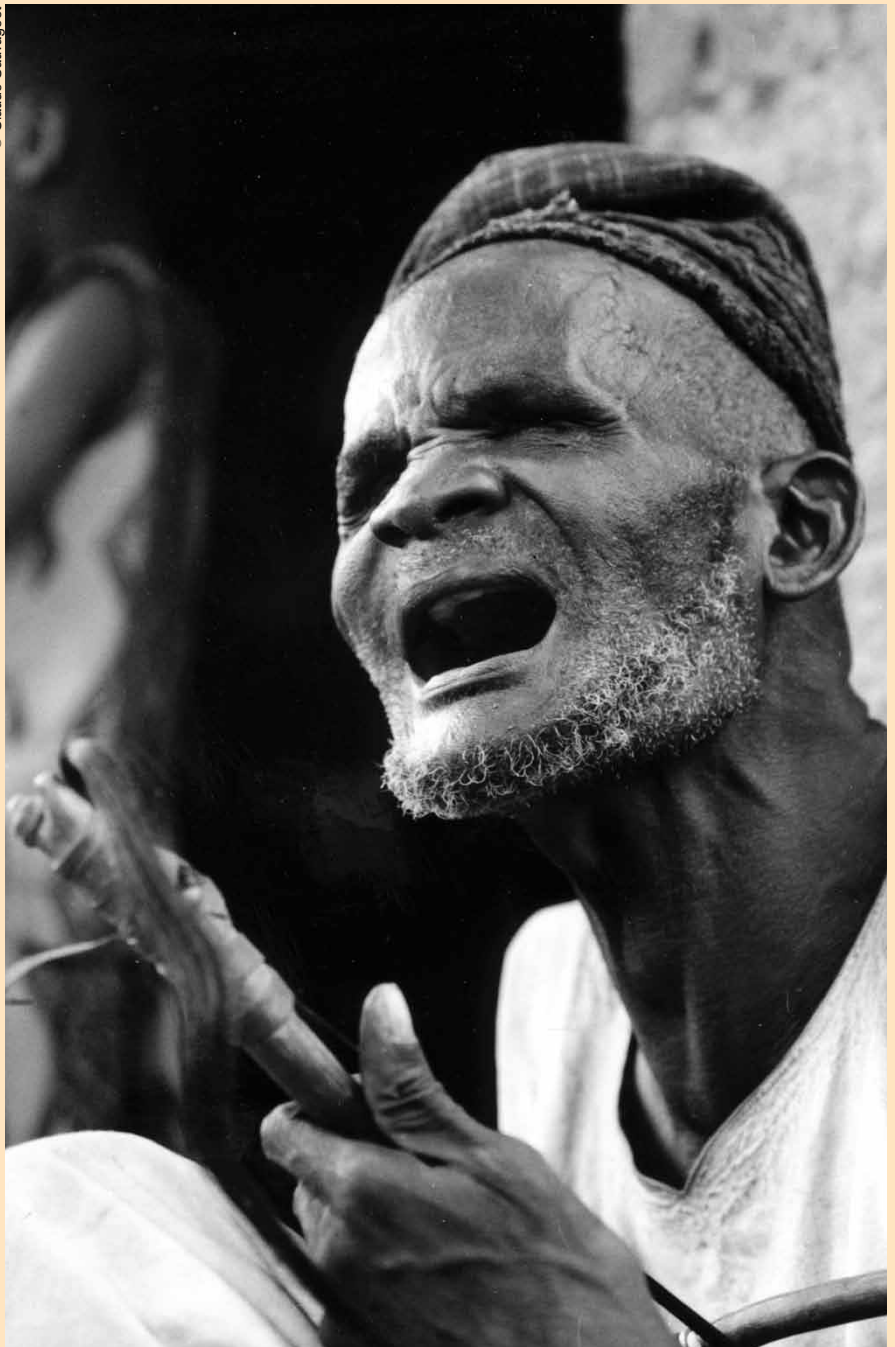
(Les choses anciennes restent dans l'oreille).

Proverbe akan

## DE VIVE VOIX : PAROLES DE GRIOTS

**A**vant de déclamer, le griot se situe dans le temps, de manière à bien fonder sa parole. Orateur et généalogiste, il raconte non seulement les événements, mais aussi les relations entre les personnes. Invité de toutes les cérémonies, il fait fonction de modérateur et peut être amené à faire un « toilettage » de son récit de manière à éviter que certains propos soient source de zizanie. Aussi commence-t-il par s'excuser par avance de ses omissions... même volontaires. Ayant pour mission de favoriser la paix sociale, ce « maître de la parole » a donc aussi une fonction éthique. En effet, en Afrique, la parole « compte » car, une fois partie « tel un coup de feu », elle ne peut être rattrapée. Pas question de parler à tort et à travers : « Il faut parler quand il faut parler, et savoir se taire quand la parole n'est pas demandée », dit un proverbe. Tel est d'ailleurs le sens de la palabre.

© Claude Sauvageot



Le regard aveugle de ce griot dit toute la puissance de la parole africaine.

M. C.

Terre de rencontres et d'échanges, l'Asie centrale a aussi connu des périodes de cloisonnement. *L'Histoire des civilisations de l'Asie centrale* montre qu'en dépit des barrières idéologiques, les liens historiques et culturels entre les peuples qui l'habitent tissent une identité propre à la région.

© UNESCO/A. Abdygulov



Chasse au faucon dans les steppes kirghizes.

# SUR LES ROUTES DES STEPPES ET DE LA SOIE

Samarqand, Boukhara, Hérat... des villes qui font rêver. Gengis Khan, Tamerlan, Akbar... des figures qui ont marqué l'histoire. Avicenne, Rumi, Ulugh Beg... des penseurs qui ont changé la vision du monde. Tous ces noms balisent à travers les âges un espace qui, à défaut de constituer une région bien définie de l'Ancien monde, correspond à une aire d'échanges permanents entre les peuples : l'Asie centrale. Depuis l'Antiquité, Scythes, Hsiung-

nu et autres Khitai ont sillonné cette aire qui va de la mer Caspienne aux frontières de la Chine, jetant les fondations des grandes civilisations de l'Asie et de l'Europe.

*L'Histoire des civilisations de l'Asie centrale* couvre cet immense territoire qui a été, jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, largement dominé par le pastoralisme, l'agriculture ne trouvant de terre accueillante que dans de rares oasis. Aussi les témoignages originaux de la vie et de la culture

humaines y demeurent-ils modestes. En revanche, sa position au milieu du continent asiatique en a fait un couloir exceptionnel de circulation pour les peuples, les religions et les idées, la culture et l'art. Au sud et à l'est, des régions mieux dotées et plus sédentaires – Proche-Orient, Iran, Inde et Chine – ont, au cours des quatre ou cinq derniers millénaires, donné naissance à des religions et des civilisations qui ont exercé une grande influence sur l'évolution de ce cœur de l'Asie.

## **Un trait d'union**

La région des steppes a servi de trait d'union entre les grandes civilisations du sud-ouest, du sud et de l'est de l'Asie longtemps isolées par les chaînes de montagnes et les déserts. Que l'on pense à la fameuse « Route de la soie », qui prit forme à la veille et aux premiers temps de l'expansion du christianisme pour traverser, par l'Asie centrale, l'ensemble du continent, de l'Extrême-Orient à l'Iran, au Proche-

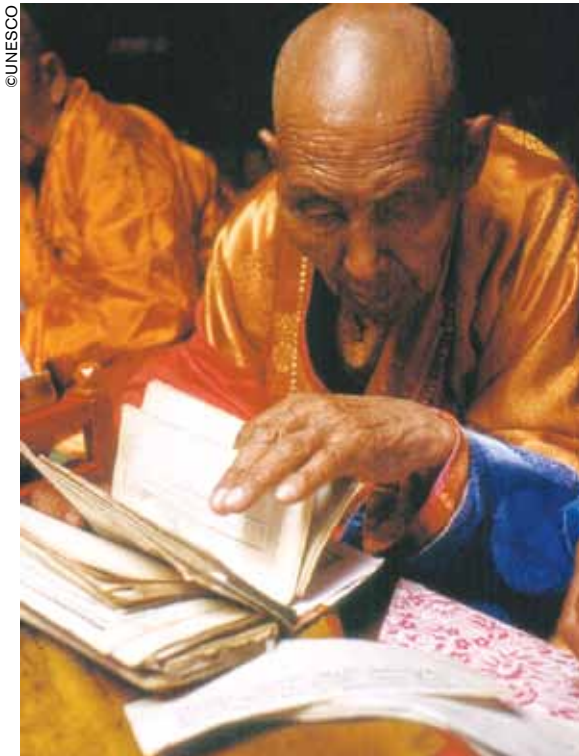
(...)

© UNESCO/ E. Eichenberger



Dôme d'une mosquée à Samarkand (Ouzbékistan).





©UNESCO

Sage bouddhiste de Mongolie.

(...)

Orient et aux mondes gréco-byzantins. Les tissus précieux de la Chine y étaient acheminés vers le Levant, et de là vers l'Europe, mais aussi, en sens inverse, l'argenterie sassanide de la Perse vers la Sibérie et l'actuelle Russie, et l'or romain vers l'Asie centrale et le nord-ouest de l'Inde.

Les influences gréco-romaines furent, elles aussi, un facteur majeur de développement artistique, notamment au Gandhara, dans les limites actuelles de l'est de l'Afghanistan et du nord-ouest de l'Inde. Plus tard, à l'époque islamique, d'autres produits chinois de luxe, comme les céramiques, entreprirent le long et hasardeux voyage à travers l'Asie intérieure jusqu'aux marchés de Nishapur, Rey, Ispahan, Bagdad et d'autres grandes villes du califat et des États qui lui succédèrent, venant ainsi en complément du trafic maritime de l'océan Indien.

Sur le plan des idées, plusieurs grandes religions de l'Ancien monde essaimèrent à travers l'Asie centrale avant d'aborder d'autres régions du continent. Le zoroastrisme se répandit de l'Iran vers la Trans-

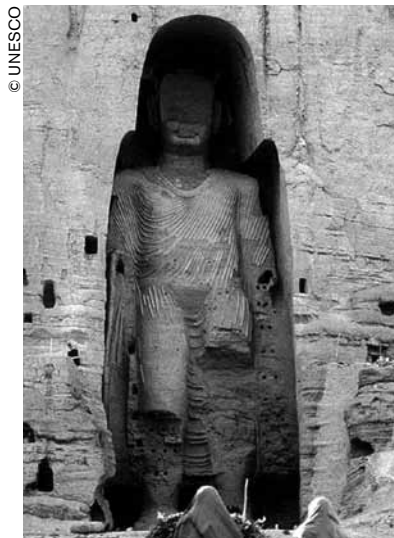
xiane (qui correspond approximativement à l'Ouzbékistan moderne) et le Khwarezm (entre les actuels Ouzbékistan et Turkménistan).

Puis, ce fut au tour de la nouvelle foi professée par Mahomet de s'étendre en passant par la Perse aux steppes et au-delà, déclenchant souvent des processus syncrétiques avec des croyances et rites existants comme ceux du chamanisme.

### **De verrouillages en ouvertures**

*L'Histoire des civilisations de l'Asie centrale* a donc été conçue pour rendre à ce territoire longtemps nimbé de mystère la place qu'il mérite, à la fois comme entité séparée de l'histoire humaine, et comme carrefour des civilisations et passerelle millénaire entre l'Orient et l'Occident.

De nos jours, cette région vit une période d'ouverture exponentielle, après une période de réclusion sévère imposée par la domination soviétique et les rivalités de la Guerre froide. Les étendues sans limites dont elle est majoritairement formée l'avaient autrefois



© UNESCO



© Asahi Shimbun

Le grand Bouddha de Bamiyan (Afghanistan), avant et après sa destruction par les Talibans en 2001.

Le bouddhisme partit de l'Inde pour conquérir la Chine et la Mongolie. Les marchands sogdiens de l'Asie occidentale portaient le christianisme nestorien et le manichéisme à travers l'Asie centrale jusqu'au Turkestan oriental (actuel Xinjiang) et au nord de la Chine.

offerte aux influences extérieures et aux mouvements de population. Mais, au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, faisant fi des distances et de la lenteur des communications, explorateurs, archéologues, amateurs d'art et autres enthousiastes venant d'horizons différents

(...)

révélèrent au reste du monde les fabuleux trésors culturels, littéraires et artistiques des peuples de l'Asie centrale.

Puis, pendant des décennies, les fanatismes idéologiques et les troubles politiques isolèrent l'Asie centrale du monde extérieur. Aucun organisme ou institut de recherche et, à plus forte raison, aucun chercheur ou groupe de chercheurs, ne s'est senti de taille à compiler une histoire générale de la

région, depuis la préhistoire jusqu'à l'époque contemporaine, avant que, dans les années 1980, l'UNESCO ne réunisse une riche palette de spécialistes et ne trace les plans de la présente Histoire, qui a mobilisé quelque 180 auteurs.

Entre temps, quatre républiques d'Asie centrale d'ethnie et de langue turcophones ont vu le jour sur la scène internationale : le Kazakhstan, le Kirghizstan, l'Ouzbékistan et le Turkménistan, auxquelles il

faut ajouter leur pendant iranien, le Tadjikistan. Ces États, indépendants depuis le début des années 1990, ont aujourd'hui la maîtrise de leurs ressources, minières ou autres, et sont à même de jouer un rôle décisif dans le commerce et l'industrie à l'échelle mondiale. Mieux : ils ont découvert la continuité culturelle qui les rattache à leur périphérie, notamment aux républiques de Turquie et d'Azerbaïdjan, aux Républiques islamiques d'Iran et d'Afghanistan, et donc les liens qu'un temps on les dissuadait ou leur interdisait de tisser.

Cette Histoire de l'UNESCO montrera, assurément, que ce qui était autrefois perçu comme une zone mal connue du continent eurasiatique a acquis en quelques siècles son identité propre et qu'elle est désormais prête à participer pleinement aux affaires du monde.

**C. Edmund Bosworth**

historien britannique,  
directeur, avec M.C. Asimov,  
du volume IV de l'*Histoire  
des civilisations de l'Asie centrale*



Fête du printemps (*Nowruz*) au Tadjikistan.

## QUAND UNE AIRE HISTORIQUE NE CORRESPOND PAS À UNE ZONE GÉOGRAPHIQUE

Les sept volumes de l'*Histoire des civilisations de l'Asie centrale*, couvrent une aire immense qui va de la mer Caspienne aux frontières de la Chine. Le comité scientifique international constitué pour ce projet s'est d'abord employé à délimiter ce qui, au seul regard de la topographie et de l'habitat, était impossible à cerner comme une région bien définie de l'Ancien monde.

Du point de vue de la géographie et de la végétation, la grande plaine ou steppe eurasiatique s'étend de la Hongrie aux monts Tian Shan et Altaï, mais on peut encore circonscrire cet espace grâce aux critères hydrographiques, puisque les terres comprises entre l'Oural et la Mandchourie occidentale ont des systèmes fluviaux et des lacs aux bassins exiguës et sans débouché sur les océans Arctique, Pacifique et Indien environnants. La région ainsi délimitée a servi de noyau

central au comité, qui, pour tenir également compte des facteurs culturels, commerciaux et économiques, leur a donc adjoint, à l'ouest, au sud et à l'est, les territoires des civilisations antiques qui, au fil de l'histoire, avaient entretenu avec elle des relations de proximité.

Au final, pour les besoins spécifiques à la rédaction d'une *Histoire des civilisations de l'Asie centrale*, le comité a opté pour une définition élargie de la région. Elle englobe non seulement le sud-est de la Russie ainsi que les anciennes républiques soviétiques (Kazakhstan, Kirghizstan, Ouzbékistan, Tadjikistan et Turkménistan), mais aussi des zones et pays limitrophes comme le nord-est de l'Iran (Khorassan), l'Afghanistan, le Pakistan, le nord de l'Inde, le Xinjiang (une province de la Chine) ainsi que la Mongolie.

© Musée de l'art contemporain, Téhéran



Miniature de Jamshīd, roi mythique de l'ancien Iran. (Source : A. Ferdowsi, *Shāhnāmah*, Éditions Tahmāsebi, 16<sup>e</sup> siècle)

C. E. B.



Une première mondiale : *l'Histoire générale de l'Amérique latine* se penche plutôt sur le passé des sociétés que sur celui des nations habitant la partie centrale et méridionale du continent américain. Toutefois, le manque de sources historiques sur les populations autochtones et afro-américaines a posé des difficultés.

# L'HISTOIRE VUE PAR LE PRISME DES SOCIÉTÉS

Avec la parution, au début de cette année, du dernier volume de *l'Histoire générale de l'Amérique latine*, l'UNESCO clôt un vaste chantier qui offre une vision globale du passé d'une immense région qui s'étend sur 22 millions de kilomètres carrés. L'envergure de cette Histoire générale – plus de 5 600 pages – est exceptionnelle tant par sa taille que par le nombre d'auteurs qui y ont collaboré. Selon l'historien vénézuélien et président du comité de rédaction, Germán Carrera Damas, cet ouvrage de référence marque une innovation fondamentale dans la mesure où il constitue la première tentative d'écrire l'histoire des sociétés – et non des nations – du continent latino-américain.

« Assurément, cet ouvrage incarne l'effort des sociétés latino-américaines de se comprendre elles-mêmes », déclare Carrera Damas. C'est ce qui fait son originalité : « Des histoires générales de l'Amérique latine existaient déjà. Mais elles se focalisaient beaucoup plus sur les États et les nationalités que sur les sociétés. Et ce sont précisément ces dernières qui nous ont intéressées ». Alors qu'une histoire événementielle nationale suit le fil chronologique du passé d'un pays donné, l'ouvrage publié par l'UNESCO adopte une approche thématique allant par delà les frontières nationales. Le chapitre

consacré aux dictatures latino-américaines après 1930, par exemple, aborde ces dernières dans leur globalité, sans se limiter à un seul pays ou à une seule partie du continent.

Parmi les apports novateurs de l'ouvrage, Carrera Damas souligne celui consistant à intégrer l'histoire

du Brésil dans une vision globale de l'histoire du continent, tout en lui consacrant des chapitres spécifiques.

Mais il insiste aussi sur une autre particularité de la publication, son universalisme : « Il n'y a pas longtemps, l'histoire du monde s'écrivait encore en France,



Dieux aztèques du Codex dit de Florence (16e siècle).  
(Source : *L'Amérique de la conquête*, UNESCO/Flammarion, 1991)

(...)

(•••)

en Angleterre... Mais, aujourd'hui, nous nous efforçons d'aller vers une histoire réellement universelle. » Les neuf volumes qui constituent cette histoire sont, en effet, le fruit de la collaboration de 240 historiens d'Amérique latine, d'Europe et des États-Unis. Et Carrera Damas de se remémorer une remarque judicieuse d'un historien chinois lors de l'élaboration de *l'Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité* de l'UNESCO : « Bon, vous parlez de "Renaissance", mais lorsque celle-ci apparaît en Italie, nous autres Chinois étions déjà passés par quatre décadences ainsi que par trois renaissances ! »

Pour l'historien vénézuélien, l'UNESCO a joué un rôle primordial dans la réalisation de cette opération scientifique de longue haleine: « Aucune autre organisation n'aurait pu entreprendre une tâche comparable en assurant la liberté scientifique, le temps, ainsi que les ressources humaines, scientifiques et matérielles requises. Le seul travail de rédaction de cet ouvrage n'aurait pas été à la portée d'une entreprise privée et aurait été extrêmement onéreux, y compris pour une institution universitaire ».

Mais, les aspects les plus positifs de ce projet – comme la dimension multiculturelle de l'équipe de rédaction ou le financement d'une organisation internationale – n'ont pas été sans poser des problèmes. Plusieurs auteurs, parmi les plus remarquables, sont décédés avant d'achever leurs contributions. Par ailleurs, le projet a souffert des inévitables vicissitudes économiques, des distances géographiques, du nombre insuffisant de réunions des membres de l'équipe et des contraintes technologiques (au début, la communication s'effectuait uniquement par la poste et au moyen de télécopies !).

### L'histoire : un questionnement du passé

Le titre même de la collection et le peu de place accordé aux peuples autochtones entacheraient-ils l'œuvre d'eurocentrisme ? Après avoir expliqué que l'appellation « Amérique latine » est tout simplement l'appellation la plus courante, le président du comité de rédaction



Église baroque  
San Ignacio de Loyola,  
Quito (Équateur).

ajoute : « Il ne faut pas oublier que cette histoire générale a été écrite en vue d'être communiquée. Or, l'emploi d'un langage incapable de traduire la réalité isole les connaissances au lieu de les diffuser ». Par ailleurs, dans l'introduction de l'ouvrage, il est souligné que la rédaction de l'histoire des sociétés latino-américaines est historiquement allée de pair avec l'affirmation de l'hégémonie des créoles latino-américains.

S'agissant du présumé créolocentrisme de *l'Histoire générale de l'Amérique latine*, Enrique Ayala Mora, membre du comité de rédaction, renchérit en rappelant que l'historiographie ne fait que traduire la situation réelle. D'après lui, le manque d'études réalisées par des

experts indigènes sur l'histoire des peuples autochtones – et l'absence encore plus grande de recherches sur les sociétés afro-américaines par des Afro-Américains – tient à la réalité des choses, que cet ouvrage ne peut ignorer. « Nous savions d'emblée qu'une place disproportionnée serait attribuée à l'histoire métisse, vu le manque de sources d'informations sur les sociétés autochtones. Ainsi, si critiquable que cela puisse être, cette œuvre aboutit à une histoire de la continuité créole en Amérique latine du simple fait qu'il



Prêtresse de religion candomblé, syncrétisme du catholicisme et de l'animisme africain.

n'existe pas d'autres approches historiographiques écrites de la réalité latino-américaine. Cependant, l'Histoire générale offre des éclairages sur la réalité plus récente des peuples autochtones et afro-américains ».

Selon cet historien équatorien, le fait d'avoir consacré un volume aux temps précolombiens et les huit autres à l'époque postérieure à l'arrivée des



(•••)

Européens ne saurait être interprété comme une tendance à accorder trop d'importance au monde créole. « Les questions s'amplifient à mesure que l'on se rapproche du présent », dit-il. « Nous avons, par exemple, consacré seulement deux volumes à la période coloniale et quatre à la période républicaine. Les volumes consacrés à la période coloniale couvrent plus de cent ans chacun, tandis que la durée d'étude de chaque volume de la période républicaine est de soixante ans en moyenne. Dans le cas des peuples précolombiens, le volume qui leur est consacré embrasse deux mille ans. L'histoire est un questionnement du passé. »

L'essentiel, selon lui, n'est pas de savoir combien de volumes sont consacrés à l'histoire des peuples autochtones, mais de se demander quels sont les volumes de l'Histoire générale, traitant de la période postérieure à la conquête, qui font également mention des populations indigènes vivant encore sur le continent américain. « Dans plusieurs volumes, la présence des peuples autochtones est importante, dans d'autres la place qui leur est accordée est certes plus limitée. Encore une fois, cela tient surtout à l'absence de travaux de recherche préalables à ce sujet. Toutefois, la règle était de faire en sorte que les auteurs abordent des thèmes jusqu'alors peu, voire pas du tout, étudiés. »

### **Un esprit panaméricaniste**

C'est dire que la rédaction de cette histoire a contribué à la formation d'historiens latino-américains « généralistes ». Ayala Mora explique : « Auparavant, nous ne disposions que de monographies nationales ou au mieux d'études comparatives portant sur deux ou trois pays. Les historiens ont tendance à se détourner des thèmes généraux. Ils préfèrent étudier des questions spécifiques, comme par exemple l'exploitation minière à Potosí au

17<sup>e</sup> siècle. Trouver un historien qui puisse écrire sur l'industrialisation dans l'ensemble du continent entre 1880 et 1930 ne fut guère aisé ! ». L'Histoire générale aura ainsi eu le mérite de jouer un rôle d'« école », en sensibilisant les historiens à des sujets latino-américains, en les incitant à faire des recherches sur des processus communs aux pays du continent.

Pour terminer, l'historien équatorien souligne un autre aspect important de

l'ouvrage : « Cette Histoire générale se fait l'écho des aspirations panaméricanistes, en vogue dans certains pays de l'Amérique latine actuelle ». Comme il le précise, ces aspirations ne datent pas d'aujourd'hui : « Déjà, avec la rébellion indigène de 1781 de Tupac Katari dans ce qui constitue aujourd'hui la Bolivie, naissait l'affirmation d'une identité autochtone propre qui allait se matérialiser au moment des indépendances. L'intérêt pour une histoire latino-américaine commune se trouvera renforcée par les visées intégrationnistes en vogue dans les années 1960 chez les économistes de la Commission économique pour l'Amérique latine (CEPAL) et les théoriciens de la dépendance parmi lesquels figurait le futur président brésilien [1995-2002] Fernando Henrique Cardoso ».

**Niels Boel,**

journaliste danois, s'est rendu au Venezuela et en Équateur pour rencontrer Germán Carrera Damas et Enrique Ayala Mora, respectivement président et membre du comité de rédaction de l'*Histoire générale de l'Amérique latine*



Simon Bolívar (1783-1830), libérateur de l'Amérique latine.



Rigoberta Menchu, prix Nobel de la paix 1992, pour son engagement en faveur du respect des droits des peuples autochtones.

Grâce à l'*Histoire générale des Caraïbes*, les populations dispersées dans cette région du monde, mais unies par la culture, se trouvent pour la première fois sur le devant de la scène historique non plus comme objets, mais comme sujets et acteurs de leur destin.

# DESTINS CROISÉS

Conder le terrain historique *in situ* et non l'observer depuis les capitales et ports européens – telle fut l'approche, jusqu'alors inédite, que le comité de rédaction de l'*Histoire générale des Caraïbes* adopta en 1983 à Kingston (Jamaïque). Cette équipe de 18 chercheurs, venant majoritairement des Caraïbes, mais aussi d'Afrique, des États-Unis, d'Europe et de l'Inde, devait se pencher sur le passé de populations dispersées dans les Caraïbes mais néanmoins proches par leurs us et coutumes pour en faire l'objet d'un ouvrage d'histoire commune.

Des peuples et des cultures jusqu'alors exclus des récits historiques, ou n'y figurant qu'à titre anecdotique, plus comme objets que comme sujets et acteurs de leur histoire, allaient apparaître sur le devant de la scène. L'enjeu était de taille.

Avant tout, il fallait fixer les contours de la « région » caraïbe. On commença donc par la mer qui lui donne son nom, puis on s'attarda sur les territoires limitrophes, et, enfin, on considéra l'ensemble des groupes humains qui les avaient peuplés, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, de la préhistoire à nos jours. L'Histoire concerne donc les îles, mais aussi les littoraux baignés par la mer des Caraïbes en Amérique du Sud – de la Colombie aux Guyanes –, et en Amérique centrale. Autant de territoires abritant des populations qui partagent un patrimoine culturel commun et des expériences similaires, parfois à des époques différentes, dans les domaines de l'organisation politique, économique ou sociale.

Ensuite, il fallait fixer le nombre de volumes, définir le cadre chronologique et réfléchir au contenu des chapitres de manière à refléter adéquatement la diversité des ascendances, des superficies, des langues, des religions, des coutumes



Ancienne carte des Antilles.

et des systèmes politiques, et intégrer ces particularismes dans un tout qui puisse se lire comme une histoire générale des Caraïbes.

## Passerelles vers une histoire commune

En adoptant une approche thématique, le comité de rédaction évitait de réduire le projet à une somme de résumés des histoires singulières de chaque île : elles avaient

déjà été écrites par l'élite créole entre le 17<sup>e</sup> et le début du 20<sup>e</sup> siècle. Quant aux historiens européens et américains, ils s'étaient cantonnés à la question des conflits et des relations commerciales sur les îles et le continent.

Avec l'élargissement de l'historiographie dans les universités européennes et américaines, pendant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, on assista aux premiers changements d'optique, sous l'influence, également, des mouvements en faveur de l'autonomie politique. Ces deux facteurs conduisirent d'abord à des déplacements d'accent dans les histoires distinctes, puis à des histoires traitant de divers sujets communs, tels que l'industrie sucrière, l'esclavage et ses lois, ou l'immigration européenne et asiatique.

Dans les vieilles universités de Cuba et de Puerto Rico, ou dans les établissements plus récents comme l'University of the West Indies, on vit fleurir les départements d'études caribéennes. Des formations de premier cycle sur la littérature, l'histoire,



Gravure d'une famille d'Indiens caraïbes.

(...)





Esclaves noirs dans la fabrique d'une plantation de canne à sucre.

(...)

la culture et la société caribéennes virent le jour sous l'impulsion des chercheurs, partant du désir de mieux comprendre les activités qui avaient façonné la région, et d'isoler les éléments constitutifs de la culture caribéenne. Puis, les enseignants engagés dans ces études formèrent l'Association des historiens de la Caraïbe et l'Association des études caribéennes. Dès les années 1980, les fondations d'une *Histoire générale des Caraïbes* thématique étaient donc posées.

### Que raconte notre Histoire ?

Les principaux résultats de ces recherches se reflètent dans les six volumes de notre Histoire. Celle-ci s'ouvre sur les populations autochtones, originaires de l'Orénoque, qui vivaient déjà sur ces îles plusieurs siècles avant l'arrivée des Européens.

Placés à ce qui allait devenir la porte du Nouveau Monde, ils furent décimés au nord par l'esclavage, la barbarie et les maladies. À l'est, leur habileté tactique, qui fit merveille aussi bien pour combattre les Européens que pour traiter avec eux, leur permit de survivre plus longtemps, mais leur nombre n'en finit pas moins par décroître et, au 18<sup>e</sup> siècle, ceux qui résistaient encore furent déportés à Belize. Ils y fondèrent des communautés qui existent toujours et transmettent aujourd'hui

le garifuna, leur langue d'origine, aux Kalinago de la Dominique et de Saint-Vincent.



Toussaint Louverture, leader noir de la révolution haïtienne (18<sup>e</sup> siècle).

Au nord et à l'est de la mer des Caraïbes, ces migrants du centre et du sud du continent se fondirent en plusieurs siècles pour former une population caribéenne, de culture caribéenne. Ils survécurent assez longtemps pour se frotter aux émigrants européens, donnant naissance à cette « nouvelle société » qui confère son titre au deuxième volume. On y examine cette société entre 1492 et 1650, ainsi que l'environnement caribéen, les effets de l'occupation européenne sur les sociétés autochtones, les fondements de la migration forcée, de l'installation et de la réduction en esclavage des populations africaines, ainsi que la nature des conflits d'ordre commercial et foncier qui divisèrent les Européens.

Le troisième volume se penche sur les « sociétés esclavagistes », autrement dit sur le coût humain de l'esclavage et les différentes formes de résistance observées à travers la région, comme celle qui aboutit à l'indépendance d'Haïti à l'orée du 19<sup>e</sup> siècle. Il évoque l'interdiction de la traite britannique, puis les progrès de l'émancipation, produit combiné des révoltes d'esclaves dans les îles et de la campagne acharnée des humanitaristes et des partisans du libre-échange européens.

(...)



Le marché de Castries (Sainte-Lucie).

(•••)

Le volume IV, qui porte sur « le long 19e siècle », adopte une approche plus thématique que chronologique. Les conflits entre propriétaires terriens et paysans émancipés incitèrent les gouvernements à encourager et financer la migration originaire d'Asie, de l'Inde en particulier. Au 20e siècle, les contraintes imposées aux engagés et les humiliations inhérentes à la condition de travailleur des plantations pesèrent sur le développement des sociétés créoles. Les relations sociales et économiques dans des sociétés autrefois dépendantes de l'esclavage et de l'engagement étaient marquées par les conflits entre ethnies et entre classes. Toutefois, par leur

résistance constante à ces régimes oppressifs, ces sociétés conquièrent aussi la dignité et l'assurance des hommes libres. Le tournant du 20e siècle vit la naissance des mouvements autonomistes, et la montée en puissance de l'influence et des capitaux américains, au détriment de ceux de l'Europe.

Le volume V, consacré aux Caraïbes au 20e siècle, aborde la question de la décolonisation et de la néocolonisation, laquelle transparait dans la prédominance et la persistance de la plantation, l'omniprésence du chômage et la vulnérabilité des économies caribéennes, tout en examinant les effets de la modernisation et de la

communication de masse sur les cultures locales.

Enfin, le dernier volume, sur la méthodologie et l'historiographie des Caraïbes, revient sur les preuves historiques et les techniques utilisées pour cette Histoire. Nous concluons en évoquant l'historiographie des différents territoires et la diversité des écritures de l'histoire, achevant par un retour sur les changements intervenus dans l'interprétation du passé.

**Roy Augier,**

historien de Sainte-Lucie,  
est le président du comité scientifique  
de l'*Histoire générale des Caraïbes*

## COMMENT CETTE AVENTURE A-T-ELLE COMMENCÉ ?



Peinture naïve haïtienne

**E**n décembre 1981, le Directeur général de l'UNESCO, Federico Mayor, réunit à Paris 20 chercheurs caribéens et européens, invités à titre personnel, en vue de constituer un groupe de travail pour la préparation d'une histoire de la région, de ses peuples et de leur habitat, vue « de l'intérieur ». Il était question d'adopter une approche inclusive, qui convoquait à la fois la géographie, l'archéologie, l'anthropologie,

l'ethnographie, la démographie, la sociologie, l'ethnicité, la religion, la politique, la sociolinguistique, les rituels, la musique et la danse, les fêtes, les coutumes et les sources orales, l'historiographie et la cartographie. Reflet de son époque : les questions de genre et d'environnement ont été négligées !

Puis il invita 18 chercheurs, toujours à titre personnel, pour la plupart originaires des Caraïbes, à former le comité de rédaction. Lors de sa première réunion

à Kingston, en avril 1983, le comité de rédaction reprit le rapport préparé en 1981 par le groupe de travail afin de sélectionner les thèmes correspondant à son projet éditorial. Il renonça cependant au modèle structurel proposé, portant son choix sur cinq thèmes qui, en les étoffant légèrement, offraient une bonne base pour une histoire cohérente de la région.

**R. A.**



# MESSAGES DE L'ISLAM

**R**abel linguistique, bigarrure ethnique, mosaïque géographique, kaléidoscope politique, le monde musulman affiche une extraordinaire diversité doctrinale et culturelle, qui se reflète dans la collection UNESCO consacrée aux *Différents aspects de la culture islamique*. Si Allah est unique, l'Islam est multiple : il varie d'un pays à l'autre, il change au fil du temps.

Il est faux de penser que l'Islam a accompli sa mission une fois pour toutes et ne peut que se prévaloir de son passé. Si l'on reconnaît qu'il a largement contribué à l'édification de la civilisation humaine dans des domaines aussi variés que la philosophie, la géographie, les mathématiques, l'astronomie, la médecine ou l'art, il faut également admettre que sa mission, sans cesse renouvelée, est toujours à l'ordre du jour. Et il faut veiller à réactualiser le sens de la foi coranique, comment nous y invite le verset 148 de la sourate II : « Il est pour chacun un objectif vers lequel se tournent ses regards. Dans la course aux vertus soyez prompts à vous surpasser ».

La foi islamique – comme toutes les autres du reste – n'a de sens qu'engagée dans le présent. La foi est un exercice intérieur tout autant qu'il est ouverture sur l'Autre. Certes, pour l'Islam l'homme est un « objet » dans la nature. Mais c'est un objet privilégié car il est sujet – de Dieu, bien entendu –

© Gérard Degeorge (courtoisie)



L'Université Al-Azhar, fondée au Caire (Égypte) en 969 après J.-C.

mais aussi sujet autonome capable de faire des choix et donc responsable.

## ***L'intégration du sacré dans la vie sociale***

Choisis parmi nos meilleures plumes, les auteurs du volume *L'individu et la société en Islam* dont j'ai assuré la direction, ont essayé de montrer en seize chapitres comment les droits, les responsabilités et la liberté ont pu, dans un équilibre fragile constamment rompu puis rétabli, libérer l'individu dans les sociétés islamiques. L'apaisement de nos peurs et de nos angoisses a constitué une mission prioritaire, malgré la rigueur de certains textes fondateurs et les intérêts impérieux d'une société souvent close.

Tirant partie de la masse d'informations traditionnelles et récentes, nous avons abordé les questions de fond, en tenant compte des dialectiques subtiles mais déterminantes entre les principes développés par le Coran et par la Sunna [ensemble des propos

© Gérard Degeorge (courtoisie)



L'Alhambra, à Grenade (Espagne), symbole du rayonnement d'Al Andalous, du 8e au 15e siècle.

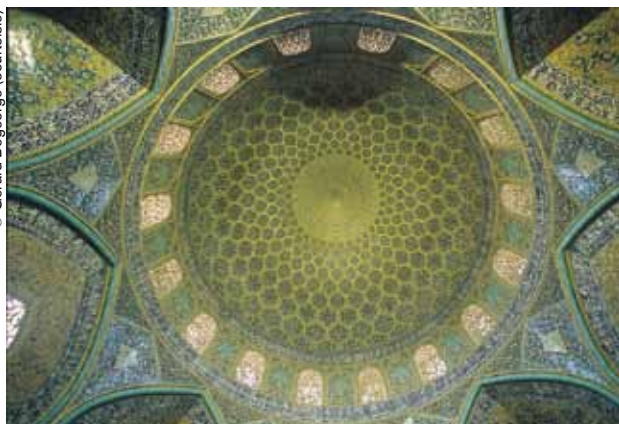
tenus – ou tacitement approuvés – par le Prophète] et les pesanteurs du quotidien.

## ***Un Islam vivant***

Plutôt que d'exposer la doctrine islamique, nous avons suivi son insertion dans l'histoire des sociétés pour comprendre comment elle en a influencé le sens ; comment elle a constitué une inspiration puissante et unificatrice dans un vaste espace géographique, social et culturel ; comment l'enseignement coranique a été compris et traduit en actes.

Depuis le Moyen Âge, jusqu'à nos jours, le Coran est la matrice à partir

© Gérard Degeorge (courtoisie)



Intérieur de la coupole de la mosquée Sheikh Lutfollah (Isfahan).

© Gérard Degeorge (courtoisie)



Pont construit au 16<sup>e</sup> siècle par Akbar, empereur moghol qui régna en Inde de 1556 à 1605.

(...)

de laquelle se définissent non seulement les règlements juridiques, mais aussi les attitudes collectives et les conduites individuelles de peuples qui, de la mer de Chine aux côtes atlantiques de l'Afrique, ont embrassé l'Islam. Continuité créatrice et mission fédératrice sont donc les deux spécificités de l'Islam.

Nous savons que la création des valeurs et leur insertion dans le concret a trouvé un champ d'expression immense, qui couvre tout autant les domaines juridiques que psychologiques, sociaux, politiques, économiques et artistiques. Nous devons reconnaître que cette force organisatrice de l'Islam ne découle pas du « fixisme » d'un ordre imposé, mais de la permanence d'un modèle qui est toujours à recréer, à partir de l'inspiration divine et des exigences du moment. À un Islam figé dans son élaboration

médiévale, il faut opposer un Islam vivant, capable d'inventer des solutions renouvelées comme la vie.

Le sens de la fraternité islamique débouche sur la fraternité universelle, nécessaire pour la défense et l'illustration de l'homme, tous les hommes : préparer l'enfant à ses tâches d'adulte, servir les droits de l'homme, organiser les relations intercommunautaires, faire face à la déviance, aux injustices, aux inégalités, à l'oppression... La foi islamique a donc pour mission d'accomplir une tâche fédératrice qui concerne tous les hommes, quelles que soient leurs croyances, leurs langues ou leurs appartenances ethniques.

Contrairement à une vision caricaturale de la culture islamique, notre ouvrage montre comment la loi a été dialectisée – et elle continue à l'être – pour donner à l'homme confronté à des défis renouvelés, assumés et surmontés, les moyens de vivre sa religion et de vivre dans son siècle. Et il rappelle que le vide spirituel dont nous souffrons aujourd'hui ne peut être comblé ni par les fanatismes, ni par la démission, ni par les dénigrements.

**Abdelwahab Bouhdiba**, sociologue, est président de l'Académie tunisienne des lettres, des sciences et des arts (*Bait al Hikma*)

## UNE CULTURE MILLÉNAIRE

© Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo de El Escorial, Madrid



Joueurs de luth musulman et chrétien : dialogue en musique.

(Source : *Libro de Música de las Cantigas de Alfonso X*)

L'espace géoculturel islamique a constitué durant le Moyen Âge un pôle d'attraction universel qui a exercé sur ses voisins une influence indiscutable. Les penseurs et savants musulmans ont fécondé l'humus médiéval d'où allaient germer les pousses annonciatrices de la Renaissance européenne, en apportant leurs précieuses contributions à l'aventure de la science et des arts.

Culture millénaire mais toujours vivante, la culture islamique a développé simultanément une vision de l'individu et de l'univers, une philosophie et un art de vivre dont témoignent encore les prestigieux vestiges de son patrimoine qui fait partie intégrante de celui de l'humanité.

Cette culture, un moment arrêtée par les développements d'une histoire contraire, a su retrouver, dans ses propres réserves, la force du sursaut. La fidélité à ses racines ne l'empêche nullement de vouloir se situer dans le présent, de participer aux débats actuels et d'être ouverte au dialogue des cultures.

Les six volumes de la collection consacrée aux *Différents aspects de la culture islamique* se penchent sur : les bases théologiques sur lesquelles se fonde la culture islamique ; le statut de l'individu dans la société islamique ; l'expansion de l'Islam depuis la Révélation ; l'apport des savants musulmans au savoir universel ; les lettres, les arts, l'architecture et l'éducation en Islam ; et l'Islam à la conquête de la modernité.

© Aramco World Magazine



La Ka'aba (La Mecque, Arabie Saoudite), autour de laquelle les pèlerins effectuent les sept tours de la *tawaf*.



# LA PIERRE DE ROSETTE DE BEHISTUN



L'inscription trilingue de Behistun a fourni la clé de l'écriture cunéiforme.

**Un plan d'urgence vient d'être lancé pour la sauvegarde de Behistun, site iranien du patrimoine mondial, menacé par l'érosion.**

**Il abrite notamment une inscription rédigée dans trois langues – élamite, babylonien et vieux perse – qui a permis le déchiffrement de l'écriture cunéiforme.**

**À** une trentaine de kilomètres de Kermanshah, sur la principale voie commerciale reliant le Kurdistan et la Mésopotamie au plateau central de l'Iran, le site archéologique de Behistun recèle des vestiges couvrant à la fois l'histoire de la Perse antique et une partie de sa préhistoire. Tous gravitent autour du mont sacré de Behistun et du Monument de Behistun, à savoir l'inscription et le bas-relief de Darius Ier le Grand, datés de 521 avant J.-C., année où ce dernier monta sur le trône de l'Empire perse.

Sculpté à flanc de falaise, sur une corniche inaccessible, à une centaine de mètres au-dessus du sol, le bas-relief montre le roi debout, le profil tourné vers la droite. Il porte l'habit perse, les chaussures royales, le bracelet et la couronne et brandit de sa main gauche un arc, symbole de sa souveraineté. La main droite est levée au niveau du visage. Du pied gauche, il écrase le torse d'un homme allongé sur le dos devant lui. Selon la légende, cet homme ne serait autre que Gaumata, le mage mède prétendant

au trône dont l'assassinat permit à Darius d'accéder au pouvoir.

Vêtu lui aussi à la mode perse, Gaumata lève les bras en signe de soumission. À droite, les chefs rebelles s'avancent vers le roi, les mains liées dans le dos, une longue corde enserrant leur cou. Au-dessus et autour du bas-relief, quelque 1 200 lignes de caractères cunéiformes retracent l'histoire des batailles que Darius dut livrer en 521 - 520 avant J.-C. contre les gouverneurs qui tentaient de diviser l'empire de Cyrus. Il semble que la bataille décisive ait eu lieu sur ce site.

## **La clé de l'écriture cunéiforme**

L'inscription de Behistun a joué un rôle déterminant dans l'étude des langues anciennes. Le texte, répété en trois langues – élamite, babylonien et vieux perse – est le seul document achéménide connu traitant de la refondation de l'Empire par Darius Ier. La dernière partie de l'inscription est particulièrement importante, car c'est là que Darius introduisit pour la première fois la version en vieux perse de ses exploits :

il demanda que celle-ci soit rédigée à l'aide de l'écriture cunéiforme pour les besoins de cette inscription. On retrouve cette transcription sur d'autres monuments royaux, comme à Persépolis ou à Suse. Les cunéiformes employés sont mésopotamiens, mais dans un usage à la fois alphabétique et syllabique, chaque mot étant séparé par un symbole distinct.

Véritable « pierre de Rosette », l'inscription trilingue de Behistun a fourni la clé de l'écriture cunéiforme. Après les premiers efforts de déchiffrement du vieux perse par l'Allemand Georg Friedrich Grotefend, en 1802, c'est un Anglais, Sir Henry Creswicke Rawlinson, qui effectua la première copie de l'inscription, puis, après des années de travail acharné, parvint en 1835 à en percer les secrets.

Behistun est un témoignage exceptionnel des influences mutuelles qui ont marqué le développement de l'art monumental et de l'écriture dans cette région de l'Empire perse. La représentation symbolique de Darius face à son ennemi s'inspire d'autres bas-reliefs

(●●●)

de l'Égypte et du Proche-Orient anciens, tradition qui se poursuit sous les Achéménides et les empires suivants.

### **Conservation : premiers pas et défis**

Convaincu de la valeur universelle exceptionnelle de ce monument, l'un des plus remarquables de l'histoire humaine, le Comité du patrimoine mondial a décidé d'inscrire le site sur la Liste du patrimoine mondial, en 2006. Mais des menaces pèsent sur Behistun.

La première est l'urbanisation : Behistun borde une plaine agricole ponctuée de villages dispersés, mais où s'est implantée une usine pétrochimique d'une certaine importance. Si aucun impact chimique sur l'inscription n'a encore été décelé, l'impact visuel est plus préoccupant. Behistun est par ailleurs situé en zone sismique, comme en témoignent les profondes fissures traversant l'ensemble de l'ouvrage rupestre. Les eaux de ruissellement s'y infiltrent, accentuant le phénomène naturel de l'érosion. Qu'elle soit d'ordre physique, chimique ou biologique, celle-ci est inévitable s'agissant d'un monument directement taillé dans le roc.

Afin de parer sans attendre aux atteintes de l'érosion, l'UNESCO a mobilisé les fonds nécessaires pour une mission d'expertise internationale, qu'elle a confiée à la fin de 2008 au professeur Costantino Meucci, spécialiste de la conservation de la pierre. Grâce à lui, un plan d'urgence vient d'être lancé. Dans un premier temps, des échafaudages vont être construits, ainsi qu'un système d'évacuation des eaux infiltrées. Une étude plus poussée sera menée pour la conservation à long terme.

Les autorités locales s'emploient maintenant à mettre en oeuvre ces mesures d'urgence. La section locale de l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, de l'artisanat et du tourisme (ICHHTO) entend

également proposer d'élargir considérablement le périmètre protégé. Mais ces travaux exigent une gestion rigoureuse et toute intervention future devra être étayée par un plan de conservation à long terme. Des moyens techniques à la hauteur de cet ensemble inestimable devront

être mobilisés aux niveaux nationaux et internationaux. Behistun et son inscription attendent donc de réels efforts mondiaux.

**Junko Taniguchi**,  
Bureau de l'UNESCO à Téhéran,  
et **Farzin Fardanesh**,  
consultant à l'UNESCO

## LES TRÉSORS DE BEHISTUN

**Inscrit depuis 2006 sur la Liste du patrimoine mondial, le site de Behistun (Iran) se trouve sur l'ancienne route marchande reliant le haut plateau iranien à la Mésopotamie. Les vestiges, dont les plus anciens remontent à la préhistoire, s'étendent aux périodes mède, achéménide, sassanide, ilkhanide et même au-delà.**

© Babak Sedighi



Le site archéologique de Behistun (Iran).

De la période préhistorique, on a retrouvé une grotte datée du milieu du paléolithique : elle atteste de la première occupation humaine et d'activités développées, non loin d'un bassin qu'alimente une source au pied de la falaise. Behistun héberge ensuite des vestiges de la période mède (8e ou 7e siècle av. J.-C.) ainsi que des périodes achéménide (du 6e au 4e siècle av. J.-C.) et post-achéménide. La période mède a laissé une ébauche de forteresse située à flanc de montagne, sous le fameux monument de Darius. La période post-achéménide est représentée par une statue séleucide d'Hercule au repos de 148 av. J.-C. : sans grande qualité technique, elle est cependant précieuse du fait de son inscription en grec qui a permis de la dater.

Les vestiges parthes comprennent des bas-reliefs de Mithridate (123-87 av. J.-C.) et de Gotarzès II (environ 50 av. J.-C.) ainsi qu'une gravure grossière de victime sacrificielle posée sur un autel. La période sassanide comprend quant à elle plusieurs monuments et objets de moindre dimension, dont trois solides chapiteaux sculptés, importants témoignages de l'art sassanide.

Mais ce n'est pas tout : des restes de palais sassanides et ilkhanides ont été mis à jour à l'ouest de la zone centrale. Sur l'ancienne voie caravanière se dresse un caravansérail safavide, récemment restauré pour accueillir les visiteurs. À proximité, un autre bâtiment ancien, qui servait de prison jusqu'à une date récente, a été confié à l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, de l'artisanat et du tourisme chargée de la gestion du bien.

Aux environs se trouvent d'autres monuments remarquables : le site de Taq-e-Bostan, au nord-est de Kermanshah, alliant une source et une montagne et réunissant des vestiges sassanides datant d'Artaxerxès II (deux grottes sculptées, plusieurs scènes de chasse du roi Khosrow Parviz) et, plus à l'est, les tombes creusées dans le rocher d'Eshaqvand. L'ensemble de la zone archéologique couvre environ 540 hectares.

**J. T. et F. F.**





Cours sur l'astronomie dans un quartier défavorisé à Delhi sud (Inde).

## Enseigner la science : un jeu d'enfant

**On ne peut pas éduquer les gens en leur assénant des formules, déclare le physicien français Christophe Galfard, qui s'est promis de faire aimer la science aux enfants et au grand public. Pour lui, la science est un fondement de la modernité et l'éducation scientifique, un enjeu stratégique pour l'avenir.**

*Propos recueillis par Linda Tinio  
(Bureau de la planification  
stratégique de l'UNESCO).*

### **En quoi l'éducation scientifique peut-elle jouer un rôle stratégique pour la communauté internationale ?**

Le savoir scientifique actuel est le fruit d'une accumulation de connaissances millénaires qui déterminent notre époque. Détenir ces connaissances augmente les capacités de créer à la fois des imaginaires, des techniques et des technologies qui soient en phase avec la modernité. D'un point de vue stratégique, il me paraît absolument fondamental

qu'un nombre aussi grand que possible de personnes aient accès à ces connaissances, précisément pour pouvoir regarder vers l'avenir, comprendre ce qui se passe alentour, mettre à profit les forces potentielles de notre monde et rêver à des futurs possibles.

### **Comment promouvoir l'éducation scientifique auprès des décideurs politiques ?**

En leurs faisant accepter deux évidences. La première est que les technologies et les connaissances scientifiques ont des applications dans l'industrie et dans le travail en général, et qu'elles ont un impact sur

l'économie. La deuxième, plus subtile, est qu'il ne faut pas s'attendre à ce que ces applications donnent des résultats immédiats dans la pratique. Même la théorie d'Einstein n'a pas eu d'effets immédiats. Aujourd'hui, quasiment toute la technologie spatiale est fondée sur cette théorie. C'est une application qu'on n'imaginait pas à l'époque où elle a été conçue.

### **Quels sont les grands défis de l'éducation scientifique aujourd'hui ?**

Un des plus grands défis de l'éducation scientifique est de toucher un public aussi large que

(...)

possible, mais surtout les jeunes, dont le regard sur le monde est en général plus innocent et plus émerveillé que celui des adultes.

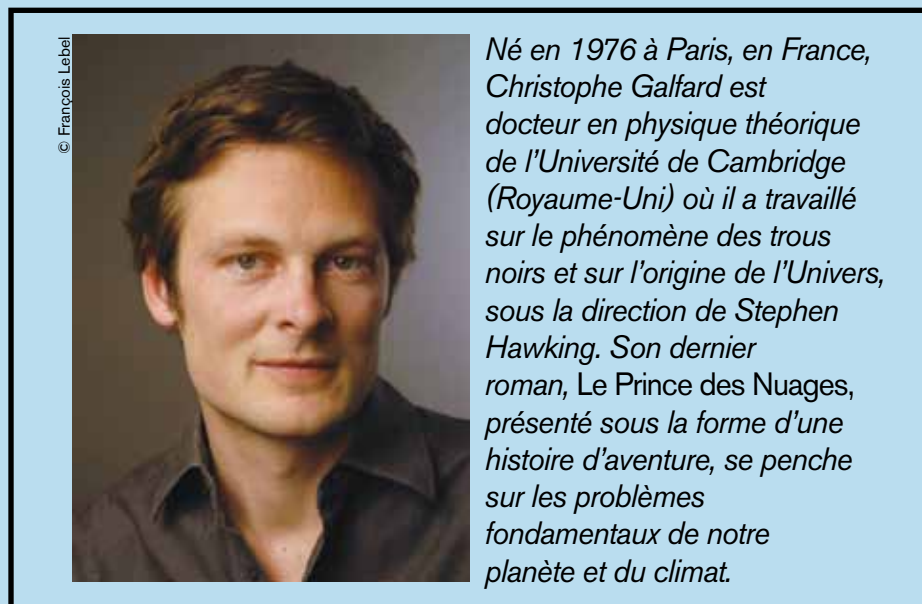
Mais on ne peut pas éduquer les gens en leur assénant des formules. Le physicien américain Richard Feynman disait que les formules scientifiques étaient les gardiennes de la mémoire de ce que l'on sait aujourd'hui. Pour attirer l'attention des jeunes sur les sciences, il faut les leur présenter de manière passionnante. Il faut leur raconter une histoire, les sensibiliser à la beauté de notre monde, à la beauté de la science, les faire rêver... L'éducation scientifique doit contenir un aspect ludique. C'est, en tout cas, mon approche.

Nous avons cette chance incroyable d'être les premiers, depuis que l'humanité existe, à voir des photos de galaxies lointaines, à entendre des sons qui nous parviennent de l'autre bout de l'Univers. Ces découvertes scientifiques n'ouvrent-elles pas notre esprit à la manière de l'art ?

### **Comment l'éducation scientifique peut-elle véhiculer les valeurs éthiques ?**

La science est en elle-même porteuse de valeurs éthiques. Le physicien britannique Stephen Hawking m'a raconté que, pendant la Guerre froide, les scientifiques britanniques, américains et russes n'ont pas cessé de communiquer, malgré les barrières politiques. Dans le monde bipolaire de l'époque, la science restait unie. Cela illustre, à mon sens, l'aspect universel et humaniste de la science.

L'éducation scientifique véhicule cette valeur inhérente à la recherche des vérités de notre monde, valeur



© François Lebel

*Né en 1976 à Paris, en France, Christophe Galfard est docteur en physique théorique de l'Université de Cambridge (Royaume-Uni) où il a travaillé sur le phénomène des trous noirs et sur l'origine de l'Univers, sous la direction de Stephen Hawking. Son dernier roman, Le Prince des Nuages, présenté sous la forme d'une histoire d'aventure, se penche sur les problèmes fondamentaux de notre planète et du climat.*

qui rapproche les gens, quelles que soient leurs opinions politiques ou religieuses.

### **Pensez-vous que la crise économique actuelle aura un impact néfaste sur l'éducation scientifique ?**

J'espère vraiment que les gouvernements ne diminueront pas les fonds alloués à la recherche fondamentale à cause de la crise économique. Ce serait une erreur colossale, car c'est aussi et surtout à travers les nouvelles découvertes scientifiques que les industries et les économies peuvent se reconstruire. Une telle réaction non réfléchie ne donnerait pas une solution à long terme.

### **Dans quel sens l'éducation scientifique devrait-elle se développer à l'avenir ?**

Il y a, je pense, trois pistes pour le futur qui répondent aux besoins des élèves, des chercheurs et du grand public.

Pour ce qui concerne les élèves, il est important de leur faire prendre

conscience que la science nous permet de porter sur le monde un regard moderne et de leur montrer pourquoi il est important de connaître la science, même s'ils n'ont pas l'intention de faire une carrière scientifique.

Pour ce qui est de la recherche, je suis ravi de constater qu'il y a de plus en plus d'universités qui intègrent chaque année dans leur enseignement les nouvelles connaissances scientifiques. Si cela pouvait être généralisé dans toutes les universités du monde, ce serait réellement bénéfique pour l'humanité.

Par rapport au grand public, il est important de vulgariser la science, de manière à ce qu'elle devienne accessible à tous. Imaginons que vous vouliez partager le bonheur de la lecture d'un poème écrit en russe à quelqu'un qui ne parle pas le russe. Eh bien, vous n'allez pas le forcer à apprendre le cyrillique ! Vous allez traduire le poème dans une langue qu'il connaît. Il en est de même pour les équations mathématiques.

*Cette rubrique, lancée par le Bureau de la planification stratégique de l'UNESCO, aborde des sujets de prospective intéressants à la fois le grand public et les États membres de l'Organisation. Elle présente des opinions intellectuelles susceptibles de nourrir la réflexion, la programmation et l'action de l'UNESCO dans ses différents domaines de compétence.*





United Nations  
Educational, Scientific and  
Cultural Organization

Organisation  
des Nations Unies  
pour l'éducation,  
la science et la culture

Organización  
de las Naciones Unidas  
para la Educación,  
la Ciencia y la Cultura

Организация  
Объединенных Наций по  
вопросам образования,  
науки и культуры

منظمة الأمم المتحدة  
للتربية والعلم والثقافة

联合国教育、  
科学及文化组织

édition révisée

Le Courrier de l'UNESCO est publié  
par l'Organisation des Nations Unies  
pour l'éducation, la science et la culture.  
7, place de Fontenoy  
75352 Paris 07 SP, France  
<http://www.unesco.org/fr/courier>

**Renseignements et droits de reproduction**  
[f.ryan@unesco.org](mailto:f.ryan@unesco.org)

**Directeur de la publication**  
Saturnino Muñoz Gómez

**Rédactrice en chef**  
Jasmina Šopova - [j.sopova@unesco.org](mailto:j.sopova@unesco.org)

**Assistance éditoriale**  
Katerina Markelova - [k.markelova@unesco.org](mailto:k.markelova@unesco.org)

**RÉDACTEURS:**

**Anglais**  
Cathy Nolan - [c.nolan@unesco.org](mailto:c.nolan@unesco.org)

**Arabe**  
Bassam Mansour - [b.mansour@unesco.org](mailto:b.mansour@unesco.org)  
assisté par Zaina Dufour - [z.dufour@unesco.org](mailto:z.dufour@unesco.org)

**Chinois**  
Weiny Cauhape - [w.cauhape@unesco.org](mailto:w.cauhape@unesco.org)

**Espagnol**  
Francisco Vicente-Sandoval - [l.iglesias@unesco.org](mailto:l.iglesias@unesco.org)

**Portugais**  
Ana Lúcia Guimarães et Nelson Souza Aguiar  
[a.guimaraes@unesco.org](mailto:a.guimaraes@unesco.org)

**Russe**  
Victoria Kalinin - [v.kalinin@unesco.org](mailto:v.kalinin@unesco.org)

**Photos et mise en page web**  
Fiona Ryan - [f.ryan@unesco.org](mailto:f.ryan@unesco.org)

**Maquette et mise en PDF**  
Gilbert Franchi

**Plateforme web**  
Stephen Roberts, Fabienne Kouadio,  
Chakir Piro - [s.roberts@unesco.org](mailto:s.roberts@unesco.org)

Les articles et photos sans copyright peuvent être  
reproduits à condition d'être accompagnés du nom  
de l'auteur et de la mention "Reproduit du Courrier  
de l'UNESCO", en précisant la date.

Les articles expriment l'opinion de leurs auteurs  
et pas nécessairement celle de l'UNESCO.

Les frontières sur les cartes n'impliquent pas la recon-  
naissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies,  
de même que les dénominations de pays  
ou de territoires mentionnés.

© Taurus Design

